



La transparence du vide

LUC DELLISSE

Si je devais dire ce qui m'éloigne le plus de mon époque, à laquelle par tant de connexions sensibles je suis rattaché, c'est certainement le culte de la transparence – ce mensonge en forme de miroir.

Tout est fait pour nous y inciter. Tous les progrès de la technique vont dans ce sens. Si nous ne sommes pas transparents de bon gré, notre ADN et nos connexions le seront pour nous. Mais au nom de quoi les citoyens ordinaires devraient-ils s'efforcer d'être toujours plus transparents ? C'est un principe excellent pour les activités financières et administratives des élus et des mandataires publics. Douteux pour ce qui concerne leur vie familiale et intime. Absurde et injustifié pour les particuliers.

La notion de transparence a été conçue pour que les citoyens puissent contrôler ce que leurs élus font des moyens matériels et des pouvoirs qui leur sont accordés — étant entendu que ce ne sont pas des avantages laissés à leur discrétion, encore moins des dons à usage personnel, mais les instruments d'une activité dont ils devront rendre compte. Mais cette même notion, si elle sert à contrôler l'usage de la liberté individuelle, devient un détournement.

Le premier droit d'une personne privée devrait être son opacité intégrale, l'entière responsabilité de ses relations et de ses biens, et le droit au secret de ses pensées et de ses mœurs.

Évoquer tout de suite, pour récuser ces principes simples, les cas d'agissements criminels et coupables est un abus de jugement, une dérive du droit et un déni de

démocratie. Le meilleur garant du comportement correct des gens est leur culture et leur sens des responsabilités, non l'omnipotence des gouvernements, ni l'omniprésence de la surveillance et des contrôles.

La fiction, qui reflète la réalité du monde sans le vouloir, parce qu'elle situe ses intrigues imaginaires dans un contexte de vraisemblance, représentatif de ce qui se déroule autour de nous, est particulièrement efficace pour rendre compte de l'effacement progressif de la vie privée et du droit au secret. Telle la série *The Good Wife* (2009-2016), au demeurant excellente, qui décrit, à travers ses machinations amoureuses et criminelles, une société orwellienne beaucoup plus efficace que celle du 1984 d'Orwell.

Partout, le surmoi auto-répressif est accompagné et doublé d'un système judiciaire et social intrusif et brutal. Et ce qui augmente encore le malaise d'un spectateur européen, c'est qu'il ne semble pas que les auteurs de la série aient voulu donner un portrait au vitriol de ce que la société américaine est devenue : certes ils montrent les dérives de la justice, mais ne semblent pas se rendre compte qu'un système d'inquisition potentielle permanente comme celui-là est un cauchemar, même et surtout s'il ne connaissait aucune dérive et aucun errement.

La dimension morale, d'essence puritaine, est au centre du dispositif. On y voit par exemple un homme politique en vue, Peter Florrick, mari de la protagoniste, qu'une accusation de corruption a envoyé pour de longs mois en prison dans l'attente de son procès : son crime apparent est d'avoir usé de l'argent à sa disposition en tant que procureur de l'Illinois pour rémunérer les services d'une call-girl. Il s'agirait donc d'un détournement de fonds publics, évidemment punissable. Mais au fil de l'intrigue, cet aspect est de moins en moins évoqué : ce que les médias et la justice lui reprochent, c'est d'avoir eu des relations adultères.

L'horreur qu'inspire une telle conception de la justice tient moins à sa cruauté qu'à son ignominie : il est déjà dur de faire de la prison pour un crime qu'on n'a pas commis, il est encore plus dur d'en faire pour un crime qui n'existe pas. Évidemment, ni la série, ni même la justice américaine véritable, ne prétendent que les relations sexuelles entre adultes consentants, dont l'un est marié par ailleurs, constituent un crime fédéral. Mais le lynchage médiatique et la condamnation pénale de Florrick *portent* sur son adultère et, dans une moindre mesure, sur son recours aux services d'une prostituée. On pourrait comprendre, le puritanisme n'étant pas un humanisme, que la révélation de ses débordements entraîne sa démission et mette fin à sa carrière. Mais c'est le contraire qui se produit : il est incarcéré, bien qu'il apparaisse très vite qu'il n'a pas détourné d'argent, et une fois relaxé, il reprend sa carrière de plus belle et devient maire de Chicago.

On a néanmoins le cœur serré, non pour le destin de Peter Florrick, qui est un personnage hypocrite et huileux ; mais pour la condition humaine, et pour son consentement à la régression des mœurs. Dans la série *The Good Wife*, comme dans la société américaine, et demain dans nos pays déjà fortement contaminés par le masochisme protestant, chacun s'empresse d'accepter la repentance comme forme de connaissance du monde, et la culpabilité comme préalable à toute discussion. La repentance individuelle et la haine de l'individualisme sont au cœur de chaque individu de cette société fortement répliquée sur la vie même, presque sans effet de stylisation.

Ainsi, si l'*outing* est le nom chic de la délation, le *coming out*, avatar évident du syndrome de Stockholm, est l'instrument le plus efficace de la perte consentie de la liberté.

Poussée à bout, la transparence généralisée permet de s'échapper peu à peu de soi-même. De ne plus jamais rien cacher parce qu'on n'a plus rien à cacher. D'être toujours parfaitement innocent parce qu'on est *un* innocent. À bien réfléchir au terme, la transparence absolue, c'est le vide. Il est difficile d'y voir une forme quelconque d'idéal.

Copyright © 2026 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

Luc Dellisse, *La transparence du vide* [en ligne], Impromptu #94 (1^{er} septembre 2026), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2026. Disponible sur : <www.arlfb.be>